

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 141 (1996)
Heft: 6-7

Artikel: Les commandos d'exploration sud-africains
Autor: Guélat, Denis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-345658>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les commandos d'exploration sud-africains

Par Denis Guélat ¹

« Les meilleures troupes d'élite de la planète ». Cette palme, un auteur anglais la décerne aux Commandos d'exploration sud-africains, ce qui est significatif vu la réputation des SAS britanniques. Rien d'étonnant pour qui connaît la sélection impitoyable, la formation et l'entraînement exténuants, ainsi que l'épreuve du feu que subissaient les candidats, avant qu'une infime minorité d'entre eux ne soient finalement admis dans cette fine fleur de l'élite. Les recalés étaient « relégués dans les paras !

« Tu vas à Windhoek (Namibie) ? Embarque ! Mais fais attention à mes mallettes sur le siège ! C'est là que j'ai mes flingues et tout mon fric. » Lors d'une longue « bourlingue » en Afrique australe, à l'époque où l'Afrique du Sud tentait d'écraser la guérilla namibienne des deux côtés de la frontière angolaise, c'est ainsi que j'avais fait la connaissance d'un Afrikaner qui avait quitté récemment ces commandos après quinze ans de service. Nous étions à Upington, ville-oasis à 160 km de la frontière namibienne, qui se vante de posséder la plus longue piste d'atterrissage de la planète (6,5 km), proximité d'une zone d'opération oblige. Durant ce voyage de plus de 1000 km, nous avons donc eu amplement le temps de parler de son ancien « travail ».

C'est que les Etats, à plus forte raison en situation de guerre, sont plutôt discrets sur leurs unités spéciales. L'Afrique du Sud ne faisait pas exception à la règle,

même si un ou deux ouvrages sur ses forces armées leur consacraient quelques pages. Vu la nature des opérations qui étaient confiées aux commandos, le caractère discret de leurs hommes et le changement de régime intervenu dans le pays – l'ennemi d'hier se trouvant aujourd'hui au pouvoir – il est probable que cet embargo sur l'information perdurera encore longtemps.

Création d'unités spéciales

Ses compagnies de parachutistes ayant adopté au fil du temps le rôle plus classique de troupes aéroportées, l'armée sud-africaine a senti le besoin de créer des forces spéciales sur le modèle des SAS britanniques (Special Air Services), afin d'être en mesure de faire face à des situations exigeant des méthodes particulières. C'est ainsi que le « I Reconnaissance Commando » a été fondé à Durban en 1972, suivi

par cinq autres unités réparties à travers le pays. Avec les années, ces unités d'élite, multiraciales, se sont attirées l'admiration de l'ensemble des forces armées sud-africaines, en réussissant de très nombreuses opérations délicates et dangereuses.

Leur mission consistait surtout à recueillir des renseignements et à exécuter des destructions, loin sur les arrières de l'ennemi, ainsi qu'à le traquer discrètement, en évitant si possible le contact, ce qui n'excluait pas l'engagement de ces troupes d'élites comme formations combattantes.

L'organisation et la façon d'opérer des « Recces » (prononcez « rèques ») ? Très peu d'information à ce sujet, si ce n'est que leur élément de base était généralement la patrouille de 5 à 6 spécialistes : par exemple, 1 pisteur, 1 navigateur, 1 radio, 1 expert en explosif, 1 sanitaire. Certaines fois, ces patrouilles pouvaient ne comprendre que 2 hommes...

¹ Journaliste libre.

Sélection

La sélection des membres de ces commandos était si impitoyable qu'elle éclipsait celle subie par les parachutistes, pourtant réputés très aguerris, eux aussi. Les recruteurs ne ménageaient pas leurs efforts pour écarter les têtes brûlées, les montagnes de muscles et autres Rambos. La forme physique de ces soldats pas comme les autres était, bien sûr, très importante, mais une intelligence au-dessus de la moyenne (les trois quarts des Recces étaient détenteurs du baccalauréat sud-africain), un caractère fortement trempé et un esprit de camaraderie bien développé étaient aussi essentiels à la réussite des missions.

Chaque année, sur environ 700 volontaires issus de l'armée (un échantillon déjà particulier), seuls 45 étaient finalement brevetés. Le taux d'échec s'élevait donc à près de 95 % contre 80 % dans les SAS britanniques.

Les choses sérieuses, pour les candidats, commençaient par une pré-sélection de trois jours, dont un consacré à des examens médicaux et psycho-techniques, ainsi qu'à des entretiens, notamment sur les motivations des aspirants. Les épreuves physiques prenaient une autre journée. Elles comprenaient :

– 1 marche de 30 km en moins de 6 heures, en tenue de campagne, fusil



Le Bluff, à Durban. Gros promontoire visible de tous les endroits de la ville, il ferme le port très important de Durban. C'est sur lui qu'a été construite une importante base militaire où fut fondé le «I Reconnaissance Commando» (les installations ne sont visibles que des airs). (Photo D. G.).

d'assaut, avec en plus un sac de sable de 30 kg ;

– 1 course de 8 km en moins de 45 minutes (tenue de campagne et fusil d'assaut) ;

– 40 appuis faciaux («pom-pes»), 8 tractions à la barre fixe, 80 redressements assis, le tout en un temps étroitement limité ;

– 40 allers-retours de 7 m en 90 secondes ;

– 45 m de nage libre.

Le troisième jour, les candidats subissaient une épreuve de marche au « pas de route ».

Les rescapés participaient au « Cours d'orientation des forces spéciales » qui les préparait au programme de sélection proprement dit. D'une durée de deux semaines, il consistait en l'apprentissage de techniques de combat avancées. Le sport n'était pas

oublié : 8 heures par jour ! A ce stade, 20 % des candidats renonçaient.

Suivait une semaine en pays zoulou, sur la côte de l'océan Indien, où les recrues se familiarisaient avec différents types d'embarcations légères lors de sorties en mer et dans les marais de la région. Les instructeurs notaient avec une attention particulière la capacité de travailler en équipe, sous pression, dans des conditions difficiles. Ils observaient encore les facultés d'adaptation au milieu aquatique, la résistance au froid, à la claustrophobie, ainsi que le sens du commandement. Les rations d'eau, de nourriture et le temps de sommeil étaient progressivement réduits. Et une nouvelle tranche de 20 % des recrues jetait l'éponge.

Phase finale

La phase finale de la sélection se déroulait en zone d'opérations, dans le nord de la Namibie, et commençait par une semaine de cours portant sur la survie et l'orientation en brousse. Malgré des rations alimentaires encore réduites, un entraînement physique intense figurait toujours au programme.

Une journée-type commençait par une heure d'entraînement physique, suivie d'un « déjeuner » avec, surtout, de l'eau au menu. Venaient ensuite des épreuves d'observation, par exemple une marche durant laquelle certaines caractéristiques du parcours ou la présence de certains objets devaient être remarquées et mémorisées. Suivaient alors éventuellement trois courses sur le parcours du combattant, la dernière avec le sac à dos (35 kg) auquel s'ajoutait un étui d'obus de mortier rempli de ciment...

Durant cette période, les instructeurs examinaient, en plus des capacités d'observation et de mémorisation, le sens de l'orientation, la résistance à la faim, à la soif, à l'absence de sommeil, au vertige, ainsi que la capacité à résoudre certains casse-tête dans des conditions difficiles (stress). Ils jouaient encore l'attitude face aux animaux sauvages, le soin apporté à l'entretien des armes et du matériel, la façon de coopérer avec les camarades, le sens de la discipline, etc.

Les tentations

Au cours de la phase suivante, c'était la résistance psychique, dans ses limites extrêmes, qui était testée. Durant toutes les épreuves, des médecins et des psychologues se tenaient prêts à intervenir. A certains points d'une marche d'orientation de plusieurs dizaines de km, les instructeurs, en shorts (les candidats suaient dans leurs pantalons longs réglementaires) se « royaumaient » avec force victuailles et boissons glacées, invitant avec insistance les recrues à les rejoindre. Succomber à la tentation entraînait, bien entendu, l'exclusion.

Le lieu de rendez-vous atteint, les hommes recevaient comme promis de la subsistance, en général huit biscuits imbibés de... pétrole. Les instructeurs, autour d'un barbecue, conti-

naient de les tenter, puis un ordre de marche arrivait pour une trentaine de km supplémentaires, avec de nouvelles offres de transport motorisé et de nourriture succulente.

Autre épreuve : cinq jours en brousse avec, pour toute provision, une boîte de lait condensé, une demi-ration journalière et quelques biscuits, le reste étant à tirer de mère Nature. Problèmes particuliers lors de ce test : éléphants, lions et feux de brousse.

La formation

Les « survivants » recevaient ensuite leur formation de parachutistes, avant d'être enfin admis dans les fameux commandos de reconnaissance. Ils commençaient alors leur formation proprement dite, laquelle allait durer 42 semaines,



Matola, à proximité de Maputo (Mozambique): ruines d'un bâtiment abritant autrefois un QG de l'ANC, selon les Suds-Africains qui y ont opéré deux raids (les Recces en 1981 et l'aviation en 1983). (Photo D.G.).



Katimo Mulilo (17.27 S 24.14 E - au bout de la bande de Caprivi, extrémité nord-est de la Namibie). Région névralgique puisque « coincée » entre l'Angola, la Zambie, le Zimbabwe et le Botswana, pays ligués autrefois en une « Ligne de Front » hostile à l'Afrique du Sud. Région où des « forces spéciales » étaient stationnées en permanence ; d'ailleurs au gabarit du client le plus proche de ce bar... (lequel flotte sur le Zambèze, qui marque la frontière avec la Zambie, rive d'en face). (Photo D.G.).

portant sur de nombreuses disciplines : pistage, contre-pistage, survie, guérilla (y compris guérilla urbaine), combat au corps à corps, parachutisme, transmissions, premiers secours, logistique... L'entraînement physique restait à l'ordre du jour et son intensité atteignait même de nouveaux sommets.

L'homme était enfin incorporé dans un commando spécialisé dans l'activité de son choix. Il avait, par la suite, l'occasion de poursuivre ou de changer de spécialisation, mais jamais de se relâcher. Les contrôles étaient continus et chacun devait se requalifier chaque année.

La sélection et l'entraînement des Recces avaient-ils donc été conçus par des sadiques ? Pas du tout ! Cette

préparation devait être d'une extrême dureté, uniquement pour que les choses ne se passent pas trop mal lors d'opérations réelles. Celles-ci pouvaient durer des semaines, à des centaines de km à l'intérieur du territoire ennemi, souvent sans soutien extérieur. Pour diminuer le risque que ces patrouilles soient repérées, elles ne comptaient souvent que 4 hommes mais disposaient parfois de 2 mitrailleuses et de la munition nécessaire (puissance de feu lors de contacts), ce qui impliquait des qualités physiques peu communes.

En ce qui concerne le matériel et l'armement, il s'agissait d'une affaire personnelle. L'Afrique du Sud produisait à l'intention des Recces des imitations parfaites des tenues camou-

flées utilisées en Angola, au Mozambique, à Cuba, en Allemagne de l'Est et en Union soviétique, ces deux derniers Etats entretenant à l'époque de nombreux « conseillers », Cuba alignant même un corps expéditionnaire de plusieurs dizaines de milliers d'hommes. Durant un raid, les Recces devaient passer, aux yeux des soldats ennemis qu'ils viendraient à croiser, pour des formations amies, d'où l'usage – ô ironie – d'une crème de camouflage noire, surnommée plaisamment « Black is beautiful », dont les blancs s'enduisaient le visage et les mains !

Engagement et champ d'action

Le théâtre d'opérations de cette troupe d'élite était, avant tout, l'Angola, sanctuaire du Mouvement de libération de la Namibie (SWAPO) et de l'ANC sud-africain. Venait ensuite le Mozambique où l'ANC disposait d'infrastructures, dont un quartier-général accusé de planifier des attentats en Afrique du Sud. Les Recces ont encore « travaillé » dans d'autres Etats de la région.

Les bouleversements survenus dans l'Empire soviétique ont eu pour conséquence l'interruption des opérations de stratégie indirecte que Moscou menait, notamment en Afrique australe. Les Cubains ont alors quitté l'Angola, ce qui a permis au Sud-Africains de se retirer de la Namibie, et à

Quelques commentaires...

Il y aurait encore bien à dire sur les épreuves auxquelles ces soldats d'élite étaient soumis. Ainsi, comme on me l'a raconté, ces marches épuisantes, en terrain accidenté, au cours desquelles ils devaient porter à deux, en plus de leur paquetage individuel, un pneu coulissant sur une perche. Comme il était interdit de l'immobiliser, cet objet incongru venait buter à chaque dénivellation contre l'un des deux porteurs, augmentant d'autant plus une exaspération déjà très vive à la suite des multiples privations.

Après une semaine de marche, durant laquelle les deux hommes avaient naturellement lié une certaine amitié, ordre leur était donné de se battre jusqu'au K.O., seul le vainqueur étant sélectionné ! En fait, lorsque les instructeurs constataient que les deux candidats obéissaient à cet ordre inhumain, ils interrompaient le pugilat et annonçaient que tous les deux étaient sélectionnés...

Difficile à croire, également, le poids de l'équipement que ces athlètes étaient censés porter. L'un d'eux m'a parlé de 100 kg, durant une expédition en Angola. « Imagine, la bouffe, l'eau et la munition pour trois semaines ! » Un autre m'a affirmé avoir parcouru 40 km en 2 jours avec un tel fardeau. Deux livres récents sur la guerre du Golfe citent environ le même poids pour l'équipement des SAS britanniques opérant sur les arrières des troupes irakiennes.

Peut-être ce capitaine d'infanterie sud-africain avait-il raison : avec un sac à dos bien adapté, une utilisation optimale des poches et des sangles du gilet d'assaut et, surtout, un entraînement adéquat, on comprend mieux, d'autant que, dans le pays, le poids moyen des blancs adultes n'est guère inférieur au quintal !

Et que dire de l'entraînement aux interrogatoires, au cours desquels la recrue, nue et ligotée, la tête emballée dans un sac, se faisait « cuisiner » plusieurs heures durant par un instructeur sans pitié ?

celle-ci d'accéder à l'indépendance (1990).

Quant aux Etats de la région, désormais privés de la manne du Kremlin, ils ont abandonné leur attitude hostile face à l'Afrique du Sud. Ce changement politique s'est avéré d'autant plus facile à opérer que, simultanément, le gouvernement de Prétoria

avait entrepris de remettre le pouvoir à sa majorité noire, qu'il avait légalisé l'ANC libre alors de quitter ses bases étrangères et de regagner l'Afrique du Sud.

Jugés désormais inutiles, ces Commandos de reconnaissance ont été dissous en mars 1992. Nombre de ses membres sont retournés à la vie civile, d'autres

ont été incorporés dans les formations de parachutistes, alors que certains préféraient aller offrir leurs services sous d'autres cieux. Quoi qu'il en soit, durant leur courte existence, les Recces ont occupé une des toute premières places dans le Gotha mondial des « forces spéciales ».

D. G.